

« Il faut rendre la parole au citoyen, pas au peuple ni aux gens »

Braine-le-Comte est la première étape des rencontres citoyennes du « Soir » et de la RTBF. Nos journalistes ont partagé pendant cinq jours et cinq nuits le quotidien de ses habitants pour entendre leurs soucis mais aussi leurs visions de l'avenir.

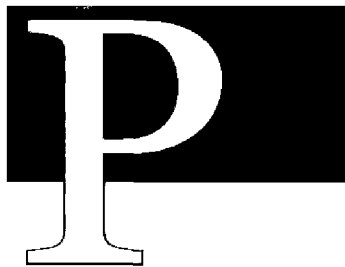
1/15 BRAINE

En 1996, le ciel est tombé sur la tête des Belges. Au lendemain de l'Affaire Dutroux, une Marche blanche remettait en question le bon fonc-

tionnement de notre démocratie. Vingt ans plus tard, selon une enquête menée par la Fondation « Ceci n'est pas une crise », en collaboration avec *Le Soir* et la RTBF, le fossé entre les citoyens et les institutions s'est creusé. La cote de confiance dans la justice, la politique, les médias, l'économie ou la société

s'est effondrée au point qu'une majorité de citoyens serait favorable à l'émergence d'un pouvoir fort. Au-delà des sondages d'opinion et des analyses d'experts, les Belges sont-ils devenus profondément pessimistes ? Nous avons décidé d'aller à leur rencontre, chez eux, de partager au plus près

leur quotidien pendant sept mois. Cette immersion citoyenne nous emmènera dans quinze villes et villages de Bruxelles et de Wallonie, avec un seul but : vous rendre la parole, écouter vos critiques mais aussi et surtout, entendre vos idées, vos projets, vos visions pour l'avenir.



Petite ville d'un peu moins de 25.000 habitants, assoupie au bord de la grand-route, entre Mons et Bruxelles, Braine-le-Comte a perdu ses verreries et ses tuileries dans la désindustrialisation de la Wallonie. Aujourd'hui, les Brainois vont chercher du travail à Bruxelles et font leurs courses aux galeries des Grands Prés de Mons ou du Shopping de Nivelles. La principale artère commerçante de Braine, la rue de la Station, entre la Grand-Place et la gare, a vu des dizaines d'enseignes baisser définitivement le volet. Quant à la gare, l'une des plus anciennes d'Europe, elle voit passer trois à cinq mille navetteurs par jour mais les quais font pitié et les bâtiments sont en grande partie à l'abandon.

Juste en face de la salle des pas perdus, entre deux bars défaits, des jeunes entrepreneurs tentent de remettre la ville d'aplomb. Dans un café fermé depuis sept ans, Jairo et Noémie mettent le dernier coup de pinceau à Gojo, leur projet de cantine citoyenne.

« On vit une époque de sous-investissement dans les services publics, lance Noémie. C'est comme si le pouvoir politique avait perdu de vue l'humain. Ce sont les plus pauvres qui trinquent, les

personnes issues d'un monde ouvrier disparu, sans capital, sans garanties bancaires... Si tous les soirs, des hommes et des femmes sont obligés de dormir dans des parcs, ça ne peut pas fonctionner. Jairo et moi sommes des têtes brûlées. Quand plus rien ne se passe, on veut faire bouger les choses. Notre cantine citoyenne va rallumer de l'espoir. » « Et n'allez pas croire que nous sommes des bobos, ajoute Jairo, parce qu'il n'y a tout simplement pas de bobos à Braine-le-Comte ! A qui voudriez-vous vendre des croque-monsieur bio à 20 euros ? »

« Encore plus ici qu'ailleurs, on n'a rien à perdre »

A la terrasse d'un bistrot fané de la Grand-Place, Michel, un technicien en ascenseur à la retraite, confirme les difficultés de la population face à la crise : « J'ai fait mes études à Braine, puis ma carrière à Bruxelles, où j'ai habité plus de quarante ans, avant de revenir vivre ici, il y a quatre ans, dans un logement social. Il n'y a plus rien à faire ici mais ça n'empêche pas les loyers de continuer à augmenter et on paie énormément de taxes locales car la ville est en faillite. »

Dans la rue de la Station, plus d'une quinzaine de magasins sont à vendre ou à remettre. A l'Orthopédie Toussaint, Vinciane observe la paupérisation de sa clientèle : « On voit de plus en plus de gens incapables de se soigner. Je vois beaucoup de gens endettés. La première cause du repli sur soi, ce n'est pas la délinquance ou l'immigration, c'est la santé. Avec le vieillissement de la population, c'est un enjeu majeur des années à venir. »

Il y a 25 ans, Anne a repris le Studio de photographie de ses beaux-parents. A l'époque, Braine-le-Comte n'était pas encore une cité-dortoir. Les nouveaux habitants, confortablement installés dans les lotissements des Hauts de Braine, des Terrasses de Braine, des résidences Le Moulin, Laroche ou la Tour, Anne affirme ne les avoir jamais vus : « Ils ne s'aventurent pas plus loin que la gare, où ils prennent la navette pour Bruxelles. » Nora Bonanti, de l'agence immobilière Immo, confirme que de plus en plus de Bruxellois se domicilient à Braine-le-Comte. Du coup, le marché immobilier est à la hausse et si

l'on reste très loin des prix de la capitale ou du Brabant wallon, peu de Brainois semblent en mesure de s'offrir un appartement de 150 ou 200.000 euros.

A l'image de 77 % des Belges sondés par l'institut Survey & Action, Anne ne se sent donc plus tout à fait chez elle mais ne s'estime pas pour autant en insécurité. « Je le vis : le parc de la crèche, derrière la Grand-Place, est le point de rendez-vous de petits trafiquants. Mais il ne faut pas exagérer le problème. » Les Brainois seraient-ils comme la majorité des Belges sondés dans l'enquête Noir Jaune Blues, râleurs et défaitistes ? « Pas du tout, rit Noémie. Moi, quand j'entreprends quelque chose, même si ça ne marche pas, je me sens la plus heureuse des femmes parce que j'ai au moins essayé. Encore plus ici qu'ailleurs, on n'a rien à perdre. Les hommes politiques n'ont pas vocation à nous aider à entreprendre. On le sait, alors autant avancer... »

Au centre aquatique Sportoase du Champ de la lune, Pierre, le manager principal, estime que l'insécurité est une peur plutôt qu'une réalité : « Nous sommes situés en plein centre-ville et, en cinq ans, nous n'avons eu à faire face au moindre acte de vandalisme, alors que certaines piscines sont obligées de prendre des agents de sécurité. Il y a ici un profond respect, un esprit de civisme et de convivialité que l'on retrouve rarement ailleurs. A la piscine, 60 % du personnel habite Braine-le-Comte et le reste vit dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de la ville. »

« Le vote obligatoire, c'est bien, la consultation du citoyen, c'est mieux »

Passés les constats, comment repartir dans le bon sens ? Près de 70 % des Belges ne se reconnaissent plus dans le fonctionnement actuel de notre démocratie. La plupart pensent que l'avenir de nos enfants sera moins radieux que le nôtre. Une majorité estime qu'il faudrait remettre de l'ordre dans la société.

Les Brainois ont-ils des solutions à proposer ?

« Ah ! La vache !, répond Jaïro. Si je devais exercer des responsabilités, je pense que je provoquerais un changement complet et je ne sais pas si le pouvoir d'un Premier ministre serait suffisant pour y arriver ! Il faudrait changer la Constitution, remettre les citoyens au cœur du pouvoir, rendre aux citoyens l'envie de vivre ensemble. »
« Moi, je sais clairement ce que je ferais,

dit Noémie. J'instaurerais le revenu universel. Je prendrais des mesures en faveur de l'occupation des immeubles abandonnés. Je favoriserais la production locale. Je développerais les transports et les hôpitaux publics, les soins de santé de proximité. J'imposerais aux grosses industries de mieux protéger l'environnement. J'inscrirais le pays dans la décroissance mais sans sectarisme, en soutenant les technologies intelligentes et durables, qui permettent de changer notre manière de consommer. J'irais vers une société bienveillante avec la planète et au service de l'homme. »

Jeune professeur d'éducation physique, Eric estime lui aussi qu'il est temps de penser aux générations futures : « Nos parents se sont fait plaisir

en surconsommant à tout va. La société se fracture de plus en plus. On va vers un monde à deux vitesses avec des très riches d'un côté et des pauvres de l'autre. Aujourd'hui, même avec deux diplômes universitaires dans le ménage, ce n'est pas gagné. C'est un début quotidien dans ma famille. La courbe des salaires ne suit plus du tout celle des loyers et des prix. Il y a tant de niveaux de pouvoir en Belgique, qu'on est toujours forcé de faire des "arrangements". Le vote obligatoire, c'est bien mais la consultation des citoyens, c'est mieux. Je dis bien au citoyen, pas au peuple ni aux gens, qui sont des notions populistes. »

Le bonheur peut-il encore être au coin de la rue ? Malgré la crise, les Brainois s'en font une idée très précise. Nous vous livrons leurs visions les plus touchantes.

Francis Gueuning, guitariste : « La clé du bonheur, c'est le partage. C'est enrichissant de s'adapter aux autres. On a beaucoup plus à gagner du respect que de cette compétitivité qui détruit les gens. Le système actuel avec tous ces êtres humains perdus, laissés au bord du chemin, ne m'a jamais convaincu de son efficacité. Grandir les autres, c'est se grandir soi-même. »

Virginie Gilbert, aide-maraîchère : « Le bonheur, ce n'est pas forcément d'aller à Walibi le week-end. Il est aussi à l'orée du bois, dans la simplicité volontaire, dans la reconnexion à la terre. »

Jaïro Alvarez Garcia, cantinier : « C'est un concept, un mot en lequel on croit.

Comme l'amour, il est universel et en même temps très personnel. Pour moi, le bonheur, c'est d'avoir le temps de vivre. Je ne cours pas après l'argent mais après le temps. »

Noémie Nguyen, cantinière : « Le bonheur, c'est se donner l'avenir dont on a envie, de créer son propre futur. Du boulot, il y en a toujours mais quand on l'aime, c'est mieux. J'ai juste envie d'être libre et que les autres se sentent libres aussi. »

André Couchard, coopérateur de Co-Tool : « Le bonheur, c'est de réfléchir et d'agir ensemble sans s'engueuler et ce n'est pas si simple ! Quand on y arrive, il se passe quelque chose d'exceptionnel. On peut faire des trucs positifs en Belgique, à condition de sortir de l'hyper-individualisme et de la surconsommation, parce que c'est le collectif qui rend heureux. Au Café des arts de Braine-le-Comte, Linette et

Vinciane imagine pour sa part de réduire les salaires de l'ensemble du monde politique : « Ce n'est peut-être pas le poste le plus important dans les dépenses de l'Etat mais c'est le révélateur terrible des inégalités que les citoyens ressentent sur le terrain. C'est ce qui les choque le plus. Je l'entends tous les jours. Mon mari est policier. Il risque sa vie et ne gagne rien par rapport à ces gens-là. C'est pareil pour ce qui concerne les pompiers, les infirmiers, les aides-soignants... »

Les Brainois se montrent unanimes sur l'incapacité des politiques à résoudre nos problèmes. « La majorité des gens sont désemparés, souligne André, un Brainois aux racines bruxelloises, cofondateur de Co-Tool, une coopérative d'ingénieurs créée en 2016, spécialisée dans les objets connectés. Si on me proposait le poste de Premier ministre, je refuserais le pouvoir parce que nous devons sortir de la culture hiérarchique, du système "je décide, tu obéis". L'enjeu de demain, c'est d'apprendre à réfléchir ensemble, à partager des valeurs, à entrer dans un modèle participatif, où l'on retrouve la confiance. Il ne s'agit pas de lancer un mouvement citoyen d'en haut. Il faut partir d'en bas, de ce qui existe, via des plateformes collaboratives, de manière à ce que les citoyens puissent décider ensemble. C'est en donnant à chacun la liberté de s'exprimer que l'on changera le système politique. » ■

DANIEL COUVREUR

José n'ont pas de salle de bain, pas de baignoire. Leur pièce à vivre, c'est leur bistro, mais il y a du lien chez eux. Tout le monde s'y trouve bien, qui que l'on soit, d'où que l'on vienne, et c'est ça qui rend heureux. »

Vinciane Bouhier, aide-soignante : « Je crois que le bonheur commence par avoir un toit sur la tête, un frigo rempli et des gens aimants autour de soi. Ensuite, il faut pouvoir se soigner et nourrir ses enfants correctement. »

Agnès Muamba, professeur : « Le bonheur, c'est de rendre les enfants heureux, parce qu'ils sont notre avenir. L'espoir s'apprend dans les yeux des enfants. On se plaint trop dans ce pays. Si j'étais Premier ministre, je déciderais d'arrêter de faire peur aux gens. Je leur rendrais la parole comme vous le faites aujourd'hui, parce qu'il ne faut pas de diplôme pour avoir de la sagesse ni du bon sens. » ■

LE SOIR

rtbfb.be

FONDATION
CECIN'EST PAS UNE CRISE

À SUIVRE :
JETTE

Sept mois d'enquête sur le terrain

Commune	Dates
Ellezelles	11 au 15 avril
Anderlecht	28 mars au 1 ^{er} avril
Braine-le-Comte	18 au 22 octobre (Première étape)
Frameries	17 au 21 janvier
Aiseau-Présles	28 février au 4 mars
Onhaye	14 au 18 février
Arlon	14 au 18 mars
Jette	1 ^{er} au 5 novembre (Prochaine étape)
Evere	31 janvier au 4 février
Ixelles	9 au 13 mai
Grez-Doiceau	29 novembre au 3 décembre
Verviers	15 au 19 novembre
Uccle	13 au 17 décembre
Embourg	25 au 29 avril
Malmédy	3 au 7 janvier

LE SOIR

Retrouvez les versions intégrales de nos rencontres citoyennes à Braine-le-Comte, accompagnées de photos inédites et de vidéos sur notre site.

TOP 10

Les principales préoccupations des Brainois

Au gré de nos rencontres, nous avons, en toute subjectivité, constitué un classement de ce qui anime et inquiète les habitants de Braine-le-Comte.

1. L'asphyxie du centre-ville par les voitures de navetteurs
2. Le niveau des taxes et des impôts communaux
3. L'augmentation des loyers et du coût de l'immobilier
4. La disparition du commerce de proximité
5. L'insécurité le soir au parc de la crèche
6. L'état d'abandon de la gare
7. L'afflux de nouveaux habitants
8. La faiblesse du réseau de transports en commun
9. L'état déplorable des espaces publics
10. L'étroitesse de l'offre culturelle

NOS HÉROS DU QUOTIDIEN

**Marie-Paule
oublie tout le reste
au Café des Arts**

Marie-Paule est un petit bout de femme attachant de 70 ans. Jeunotte, elle dansait à patins à roulettes sur les tables de bal et recevait pour chaque valse, une crème à la glace ! Les jeunes l'adorent et la respectent. Elle n'a jamais sa langue en poche. En sa compagnie, Braine-le-Comte, c'est phénoménal. Depuis qu'elle est veuve, Marie-Paule rêve de jouer au théâtre une vieille acariâtre sans dents. Au Café des Arts, quand elle entend la musique, elle ferme les yeux pour oublier tout le reste. Et si c'était ça le début de la recette du bonheur : continuer de rêver, plutôt que de râler des aléas de la vie et de la société.

DA.CV.

**Agnès donne
une autre image
de l'étranger**

En 1985, Agnès a été la première femme de couleur à s'installer à Braine-le-Comte. Tombée amoureuse de l'atmosphère accueillante de la cité, elle s'est mariée avec la Belgique. Dans un ancien garage, « Madame Agnès » a créé l'ASBL Petits Pas pour lutter contre la vision paternaliste de l'Afrique. Elle enseigne dans deux écoles brainoises et aide une école, au Congo, où il n'y a aucun banc dans la classe. Plutôt que de bâtir des murs à nos frontières, elle propose aux gouvernements européens d'arrêter de soutenir les dictatures, afin que les étrangers n'aient plus à mendier ici et se construisent un avenir chez eux.

DA.CV.

« Ne plus avoir peur et apprendre à nos enfants à travailler comme des logiciels libres »

Faut-il remettre la politique d'accueil des migrants en question ? L'enquête Noir Jaune Blues indiquait que 45 % des Belges estimaient que le gouvernement hongrois a eu raison de construire un mur pour les empêcher d'entrer sur son territoire. Braine-le-Comte a intégré une importante communauté étrangère d'origine africaine sans tensions particulières. Mais la bienveillance a ses limites, que la crise des réfugiés vient éprouver.

« Je suis né à Braine-le-Comte, témoin Eric, et j'étais le seul enfant noir parmi les 600 élèves de l'école. J'ai grandi dans ce que j'appellerais un racisme acceptable. Le seul incident marquant s'est produit avec le prof de maths. J'avais les mêmes points qu'un copain et, lui, il a été autorisé à rejoindre la section maths fortes. Moi pas. Sa justification officielle n'était pas que mon niveau était trop faible mais que je faisais trop de bêtises pour mon âge... Entre-temps, les choses ont totalement changé. Partout dans les cours de récréation de Belgique, il y a désormais plein de Noirs et d'Arabes.

C'est devenu naturel. En même temps, c'est devenu un sujet sensible. Si on regarde les Noirs comme des "artistes" qui font rire, il n'en va pas de même avec la population arabo-musulmane, que l'on raccroche plutôt à la peur du terrorisme. J'entends souvent dire que les Noirs sont là pour prendre les allocations des Belges et que ce n'est pas bien méchant, tandis que les Arabes en voudraient au portefeuille et à la vie des Belges, ce qui est nettement plus violent comme regard ! »

« En réalité, s'il n'y avait pas tant de dictatures en Afrique, il n'y aurait pas de réfugiés et de migrants en Europe, confie Agnès, la première femme noire à s'être installée à Braine-le-Comte. Moi-même je suis arrivée en Belgique, il y a trente ans, pour cette raison ! Je le dis sans langue de bois. La population a parfois raison d'avoir peur de tous ces étrangers, dont certains n'ont aucune envie d'être ici. Ils sont venus par nécessité, pas parce que l'idée de s'installer en Belgique leur plaisait mais parce que chez eux, leurs enfants

ne pouvaient plus aller à l'école, ne pouvaient plus se nourrir, n'étaient plus en sécurité, n'avaient aucun avenir possible. »

Comment arrêter les vagues de réfugiés et de migrants ? « Puisque vous me prêtez l'oreille, je vais vous parler franchement, poursuit Agnès. Si les responsables politiques occidentaux géraient les relations internationales avec plus de fermeté, dans le respect des valeurs démocratiques, avec la volonté de récompenser la bonne gouvernance, de faire respecter les droits de l'homme

et de la femme, en osant dire la vérité, sans chipoter, il n'y aurait pas tant d'immigration. Il faut arrêter de tolérer l'intolérable pour faire en sorte que ces pays produisent eux-mêmes de la richesse et n'aient plus à mendier. Cela commencera par mettre les points sur les "i" en matière de politique étrangère. On ne peut pas réussir à endiguer les flots de réfugiés et de migrants en faisant l'impasse sur les questions de dignité humaine. D'autant qu'au final, les problèmes vous rattrapent. Une

bonne part de la méfiance à l'égard de la politique constatée dans votre enquête vient de là ! »

« Renverser le sentiment de découragement »

Qu'ils soient Brainois de souche ou d'ailleurs, en 2017, trouver de l'emploi dans la ville est un défi. Beaucoup contournent le problème en faisant la navette vers Bruxelles. Quelques-uns tentent de lancer de nouvelles dynamiques locales. Ces pionniers de la transition économique nous ont impressionnés par leur enthousiasme et leur faim d'un nouveau monde.

Au premier rang de ces convaincus, on retrouve Jairo, au Gojo, sur la place de la Gare : *« On pense toujours que c'est difficile, que ça ne marchera pas. Mais la liberté, c'est de choisir ses contraintes. Symboliquement, je vois cette ville comme une amie que j'aimerais aider à se sentir mieux. Gojo, notre projet de cantine citoyenne, est en prise directe avec notre environnement. On va chercher nos ingrédients chez les petits producteurs locaux dans un rayon de 15 kilomètres autour de la gare. On recrée du lien social. On veut renverser le sentiment de découragement mesuré dans votre enquête Noir Jaune Blues. Le nom de la cantine sociale, Gojo, vient de l'esperanto et signifie "joie" tout simplement. Il indique qu'en poussant la porte, on entre dans une dynamique d'énergie positive. On*

n'a pas été aidés par les pouvoirs politiques mais par les citoyens. Via les réseaux sociaux et le crowdfunding aussi, on a eu recours au financement participatif équitable. On fait appel à tous les cercles de la société civile pour sortir des clivages traditionnels. »

Ce modèle est-il exportable ? *« Loin de nous l'idée de nous lancer dans la création de franchises, sourit Jairo. Mais si notre initiative en inspire d'autres, ça nous ferait plaisir. Si l'idée vous séduit, cherchez des amis dans votre coin de Belgique et allez-y ! Plus*

il y aura d'initiatives comme la nôtre, mieux la société tournera ! Parce qu'on ne fait pas simplement du commerce. On vend d'abord du sens et du café avec du soleil dedans ! »

Mettre du soleil dans l'économie, c'est ce que Bruno, Virginie et Thomas font aussi à L'Orée du Bois, une initiative de maraîchage, d'auto-récolte et de sensibilisation de la population à l'alimentation saine et durable en circuit court. Ils invitent les citoyens à venir partager leur récolte écologique dans le but de faire rayonner leurs idées. On vient de Braine mais aussi de La Louvière, de Mons, de Namur et même de Bruxelles pour écouter pousser leurs courges cornues. On a vu des amitiés naître sur le champ.

« Je ne vois pas d'avenir aux méthodes de travail classique, à l'emploi à tout prix, constate Thomas. Maintenant, quand on veut s'engager dans l'économie alternative, cela reste stressant car il faut tout de même un minimum de revenus. Même si je rêve ma maison en terre-paille, je n'ai pas de quoi la construire avec 200 euros par mois. Je n'ai rien de côté mais heureusement, je produis ma propre nourriture. En Belgique, 40 % des agriculteurs classiques vivent avec moins de 1.000 euros par mois. J'espère arriver à 800 euros dans deux ou trois ans. »

« C'est très agréable de fixer soi-même ses horaires de travail en épousant les rythmes de la nature, précise Virginie. On vit en regardant la météo sur internet et la couleur du ciel. Je pense que l'avenir passe par une vision plus positive des contraintes de la nature. C'est important de s'en rendre compte car si on ne respecte pas l'environnement et la planète, on ne se respecte pas soi-même. En dehors de L'Orée du Bois, je travaille à tiers-temps dans l'aide aux détenus, à la prison de Jamioulx, et je ne paie pas de loyer. On consomme peu de viande. On achète juste ce qu'il faut. Bruno vend le miel et cherche des parrainages d'entreprises pour des projets de ruchers urbains comme ceux qui occupent les

toits de votre journal. »

Aux yeux de la population de Braine-le-Comte, la société se divise de plus en plus entre ceux qui sortent d'une

bonne école et les autres, ceux que l'on regarde comme les oubliés de la société. Dans les champs, derrière la gare, au cours de guitare collectif de Francis et de Nadette, on a entendu chanter sur une partition d'Alain Souchon et Laurent Voulzy *« qu'il faudra prendre garde à ne laisser personne au bord du chemin ».*

« On ne s'en sortira pas sans recréer de l'autonomie chez les personnes, dit Francis. Il faut sortir de la vision financière de la société, apprendre à nos enfants à travailler comme des logiciels libres, à œuvrer dans la durée plutôt que dans l'obsolescence programmée ! »

« Former des personnes capables de réfléchir à l'avenir de la planète »

« Notre système d'éducation privilégié trop l'avoir et pas assez l'être, remarque Thomas au coin du poêle de sa roulotte de L'Orée du Bois. On va à l'école pour apprendre un métier, s'acheter des biens. L'Etat ne met pas l'argent là où il faut. Il suffit de voir le coût des voitures de société : avec cette somme, on pourrait facilement terminer le RER... »

« Aujourd'hui, nos enfants ne sont pas bien scolarisés, conclut Virginie. Je suis très critique sur le système éducatif qui est un héritage du siècle passé. Il faut réfléchir d'urgence à des pédagogies alternatives, plus en phase avec les défis du monde actuel. Commençons par avoir plus de professeurs pour réduire le nombre d'enfants par classe. Je travaille dans l'aide aux prisonniers et je vois de près combien la plupart des délinquants ont d'abord été des enfants en souffrance. La priorité politique devrait être d'investir dans l'éducation et les soins de santé. C'est possible en utilisant mieux et différemment les budgets. Il ne faut plus former des ouvriers ni des employés modèles mais des personnes capables de réfléchir à l'avenir de la planète. » ■

DANIEL COUVREUR

L'IMMERSION EN CHIFFRES

25**Heures** d'entretiens pendant cinq jours d'enquête**12.000****Mots** d'interviews tapés au cours de nos rencontres citoyennes**9****Bars** écumés à la rencontre des héros de la cité**15****Bières** éclusées pour éprouver notre convivialité**67****Habitants** rencontrés au cœur et alentour de la ville**23.419****Pas** effectués à la recherche de témoins et d'informations**47****Rues** arpentées à la découverte de Braine-le-Comte**8****Batteries** épuisées dans les coups de fil, les tweets, les vidéos, les photos

NOS HÉROS DU QUOTIDIEN

Anne photographie le sentiment d'abandon

Pour Anne Vanderbecq, si une majorité de Belges se sentent menacés dans leur identité, c'est parce que nous avons perdu le sens de la convivialité. Depuis la vitrine du studio de photographie fondé par ses beaux-parents, où elle développe sa vie, Anne observe chaque jour la cité. Elle a vu les commerces et le marché se vider, la gare se délabrer. Quand elle rentre de voyage en train, elle a parfois l'impression de se sentir en terre étrangère. Pourtant, elle reste convaincue que le bien-être existe à Braine : au complexe aquatique du Champ de la lune, juste derrière chez elle, les habitants baignent dedans.

DA.C.V.

Jairo et Noémie servent du café avec du soleil dedans

Jairo a goûté au maraîchage bio, à la communication, au théâtre. De ces expériences de vie, il a retenu que chacun doit faire sa part pour bouger la société. Avec Noémie, il a monté un food-truck parké devant la gare de Braine-le-Comte, avant d'inaugurer, en novembre, le Gojo, une cantine citoyenne, sur la place René Branquart. Noémie est originaire de Saïgon, au Vietnam. Elle a travaillé dans la mode, puis comme vendeuse ou serveuse, avant de foncer tête baissée dans la coopération au développement. Le Gojo est l'aboutissement de son rêve d'enfance d'ouvrir un restaurant du monde accessible à tous, de 0 à 99 ans.

DA.C.V.

Thomas et Virginie partagent le goût de la frite mauve

Bruno est éleveur et apiculteur, Thomas, maraîcher et Virginie, aide-maraîchère. Tous trois sont motivés par les projets coopératifs. Thomas possédait une roulotte. Bruno et Virginie ont accepté qu'il vienne la poser dans leur verger, sur la frontière entre Braine-le-Comte et Ecausines, en lisière du bois de la Houssière. Ensemble, ils ont fondé A l'Orée du bois. Ils invitent les citoyens de Braine et d'ailleurs à venir partager leur champ 100 % bio. On peut y récolter, par exemple, des pommes de terre oubliées avec lesquelles ils proposent une dégustation de frites mauves à même le labour. Ou écouter une conférence sur l'apithérapie après une récolte de miel.

DA.C.V.

LA DÉCOUVERTE

L'heure du bain au Champ de la lune

Au cœur de Braine-le-Comte, le bassin de natation et le centre de bien-être du Champ de la lune font la fierté des uns et la désolation des autres. Depuis son ouverture, il y a cinq ans, ce complexe aquatique unique en Wallonie divise les Brainois. Selon ses détracteurs, il a contribué à ruiner la cité et conduit indirectement à la mise sous tutelle des finances communales par la Région wallonne. Ces fâchés du slip de bain profitent cependant comme les autres des avantages de cette infrastructure mais dénoncent en même temps un prix d'entrée « *anti-social* ».

Quant aux abonnés aux buttes aquatiques, aux rapides de la rivière à jacuzzi, aux saunas, aux hammams, aux séances d'aquagym du bassin à fond mobile, aux cours de « *indoor cycling* » ou encore aux leçons de fitness personnalisées assistées par ordinateur, ils ont du mal à dissimuler leur bonheur de patauger et de body-builder leur meilleur profil. A l'usage, une chose nous est apparue indéniable : quels que soient l'âge et l'heure, tout Braine se jette à l'eau au Champ de la lune, avant de terminer la soirée à la brasserie. Ce bassin d'exception par la qualité de ses infrastructures s'est imposé

comme le principal pôle d'animation d'une ville où les soirées peuvent

être longues. Pour ceux qui en douteraient, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 60 % des nageurs sont Brainois et, en avril 2017, le complexe a dépassé le million de visiteurs, un chiffre impressionnant pour une cité de moins de 25.000 habitants.

Pierre Clam, le manager de Sport-oase, la société de gestion privée de la piscine municipale, a le sourire et balaie les polémiques. « *Certains trouvent que payer 5 ou 6 euros pour l'entrée d'un centre aquatique, c'est trop. Mais un cinéma, c'est 9 euros et je ne parle pas de l'entrée à Aqualibi, qui peut grimper jusqu'à 20 euros pour un adulte. Au Champ de la lune, le prix du ticket a d'ailleurs été fixé par contrat avec la commune. La ville*

assume, c'est vrai, 80 % des coûts mais c'est un pôle d'attractivité irremplaçable, qui a un impact positif sur la santé des habitants et les contacts sociaux. Nous accueillons aussi bien les écoles que les seniors, familles et clubs sportifs. Les Brainois ont attendu cette piscine pendant dix ans. Elle fournit par ailleurs de l'emploi à 26 collaborateurs, dont deux tiers sont brainois, et génère 40 autres emplois indirects. La gestion privée permet de garantir l'ouverture 7 jours sur 7, de 8 à 22 heures. »

D.A.C.V.

COMMENTAIRE

DANIEL COUVREUR

J'AI APPRIS À QUITTER LA GRAND-ROUTE

En 55 ans, le Bruxellois farouche que je suis n'avait jamais fait que passer à Braine-le-Comte, traversant la grand-route sans rien voir, sinon le kiosque à musique de la Grand-Place où jouait autrefois l'arrière-grand-père d'une collègue espiègle. C'est dire si la perspective de passer cinq nuits dans cette cité-dortoir éveillait en moi, par avance, le pire des cauchemars : celui de la métamorphose en navetteur.

Pourtant dès les premiers contacts avec les citoyens, dans les cafés de la gare et de la Grand-Place, j'ai compris que j'étais entre de bonnes mains, que les Brainois étaient heureux de voir *Le Soir* et la RTBF venir à leur rencontre pour parler d'autre chose que de l'incomparable vista des frères Hazard. Je ne connaissais personne. Personne ne me connaissait mais partout, j'ai été accueilli, avec ma consœur Thi Diem Quach, comme si nous faisons partie de la famille. Pendant une semaine, j'ai écouté les Brainois refaire le monde et la Belgique en toute simplicité, sans rien cacher des vrais problèmes. J'ai partagé des bières d'abbaye, des courges cornues, du

faisan à la frite, du gratin de chou, du chocolat à la crème de marron et plein d'idées surtout. En plein jour, il m'a fallu jusqu'à quatre heures pour franchir les 500 mètres séparant la Grand-Place de la gare, tant l'envie d'échanger, de réfléchir des Brainois pouvait se montrer irrésistible.

Pendant ces cinq jours, j'ai pris des claques de sincérité, d'émotion, de plaisir et, n'ayons pas peur du mot : de bonheur. Quand on prend le temps de s'y arrêter, Braine-le-Comte n'a rien d'une cité de la déprime. La nuit, au Café des Arts, chez Linette et José, on ne se gâche pas la vie, on la désire jusqu'à plus soif. Chez Gojo, la cantine sociale de la gare, à la table des pionniers de l'habitat groupé d'Henripoint, ou dans la roulotte des prospecteurs de l'autonomie alimentaire de L'Orée du Bois, j'ai compris que « *Demain* » n'est pas seulement du cinéma. Il est des Brainois qui commencent à le bâtir aujourd'hui.

J'ai fait le plein d'énergie positive, de générosité. J'ai pris une formidable leçon de guitare et de vie aussi, dans la petite maison de Francis et Nadette, où l'on fredonne à tue-tête des bouffées d'optimisme en chantant « *Adieu tristesse* » à pleins poumons. Puis, en rentrant chez moi, j'ai trouvé mon Bruxelles de Brel triste comme Orly le dimanche. Alors, si vous oubliez un jour qu'être heureux vaut la peine, faites un détour par Braine-le-Comte et quittez la grand-route pour vous rappeler de croire en vos rêves, en la bienveillance et en l'intelligence collective.